

Lucie Mayrand

UNE SŒUR, SON GRAND  
FRÈRE ET UN CIMETIÈRE

récit



*[www.luciemayrand.com](http://www.luciemayrand.com)*



*«Comment, si souvent malheureux, pouvons-nous aussi  
être tellement heureux?»*

*— Gabrielle Roy, La détresse et l'enchantement*



# Une sœur, son grand frère et un cimetière

5 heures 42. Un autre matin troublé en cette fin d'hiver. Le grondement sourd persiste. Un bouchon d'oreille disparu dans mes draps annule mes chances de me rendormir. Je me lève, ouvre les rideaux.

Au nord, j'observe un étrange phénomène. Les cimes de conifères filtrent, non pas le lever du soleil, bien entendu, mais une lune de feu. On la dirait en colère. Les résineux forment un rideau ajouré. Derrière, des monstres mécanisés rasant et transportent la forêt. La récolte semble interminable. Combles de billes de trembles et d'épinettes, tous ces voyages témoignent de l'agression environnementale en cours.

Les arbres ont la fâcheuse habitude de grandir en silence. Leur présence ici, je la considérais comme acquise, éternelle. Un élément de taille dans un décor campagnard. Leur départ rend impossible d'ignorer les fardières aux doubles remorques qui vont et viennent. Nul doute qu'aux oreilles des personnes intéressées, la circulation rythmée au quart de tour des poids lourds représente une douce musique de bel argent sonnante. Chez moi, les objets tremblent à chaque passage. S'y ajoute l'angoisse de la suite des choses. Et si un reboisement n'était pas envisagé?

Ces cargaisons nourrissent-elles l'usine, au-delà, plus au nord encore? Mes narines se souviennent des odeurs qu'elle dégage, mêlées à celles de la sciure de bois. C'est fou! Enfant, elles me rassuraient. Je les respirais sur les vêtements de mon père. Lorsqu'il avait le temps de me bercer, elles accompagnaient les battements paisibles de son cœur.

6 heures 11. Étendue sur mon lit, j'essaie de fermer les yeux. Peine perdue.

\*

La grande demeure familiale affiche À VENDRE. Toute saga a une fin.

Tu ne l'avais jamais vraiment quittée, mon grand frère. Elle a été ton réel chez-toi, ton refuge ultime. L'aîné des garçons, tu es le premier à démanteler la fratrie. Te voilà enterré dans ce petit cimetière de la « Capitale du bout du monde ». Il y avait longtemps que j'y étais venue. Le patelin d'enfance de notre père, je l'ai retrouvé sans problème. Comment te sens-tu près de lui ? Tu te rappelles, tu devenais l'homme de la maison quand il partait pour les chantiers.

Prenais-tu un malin plaisir à me mener par le bout du nez ? J'étais ton souffre-douleur préféré. Avoue. Arrivée au secondaire, j'ai osé rouspéter. J'ai refusé d'obéir à ton ordre d'aller me coucher un samedi soir à sept heures. Tout ce que tu as trouvé à me répondre, c'est « enfin ». Combien de fois par année, je la raconte cette anecdote ! Je crois que je cherche à me convaincre et à convaincre mon auditoire que je n'étais pas une victime en fin de compte. Du même coup, elle redore ton blason. Tu avais une intention louable. Je devais apprendre à me tenir debout.

L'Okiko coule tout près. Ça doit te rappeler tes randonnées en canot. Tu en possédais deux. M'en veux-tu encore d'avoir défoncé le plus long, le vert décoré de vagues blanches ? Mes yeux de sept ou huit ans reluquaient la belle grosse butte de neige. Je voyais un super matelas moelleux. Du haut de la galerie, je me suis élancée, certaine de rebondir, de provoquer une sorte de nuage de plumes blanches et d'éclater de rire. Tu devais me trouver bien innocente, pauvre grand frère ! Maintenant que je t'en parle, je te revois le printemps suivant, par la fenêtre de la chambre à coucher des filles, en train de réparer ton embarcation montée sur des chevalets devant le petit garage. Tu sifflotais en appliquant une énième couche de fibre de verre. Tu as eu tout un défi de restauration à relever pour lui redonner sa ligne et sa solidité afin qu'elle glisse droit sur l'eau. J'ai peut-être eu de la chance que le travail manuel ait été ton exutoire.

Adolescente, j'ai pris goût à braver certains interdits. T'es-tu rendu compte que je m'infiltrais dans ta petite chambre au sous-sol quand tu parlais pour ta formation à L'Annonciation ? Tu étais le seul parmi nous à jouir de ce privilège. Je te jure, je fouinais uniquement dans tes albums de musique. J'ai passé des heures, tes gros écouteurs sur les oreilles, avec Robert

Charlebois. J'apprenais les paroles et toutes les intonations de *Fu Man Chu*. J'adorais le groupe *The Mamas and The Papas*. Pouvoir chanter comme Mama Cass était mon plus grand rêve à cette époque. Durant cette période, combien de fois me suis-je sentie seule au monde et malheureuse, invisible, une nuisance auprès du reste de la famille, mais de toi surtout? Ce qui me fait du bien encore aujourd'hui, c'est la musique. C'est curieux quand même. J'ai découvert plein d'artistes grâce aux disques que vous, les plus vieux, ramenez à la maison quand vous étiez aux études à l'extérieur de la région. L'opéra rock *Jesus Christ Superstar* est inscrit dans mon ADN à tout jamais! Lorsque je m'époumonais les après-midis où tout le monde était ailleurs et que je faisais rougir ta table tournante. Je devenais une diva reconnue et adulée à la grandeur de la planète. Tu devais remarquer qu'un de tes albums avait changé de place, que ton couvre-lit était un peu froissé, même si je faisais très attention de ne rien laisser paraître. En réalité, me laissais-tu le champ libre? C'est drôle, je ne t'imagine pas tolérant.

Faisons un grand saut dans le temps, si tu le veux bien, à l'été 2017. À ce moment, tu menais ta vie de reclus depuis un certain temps. Tes maux de dos devenus constants réduisaient considérablement ta qualité de vie de retraité. Les voyages, c'était fini pour toi. Des sorties, tu en faisais encore, mais par obligation. C'était en fin d'après-midi. Juin achevait. L'été était bel et bien arrivé. Tu as eu droit à toute une surprise. Sans te contacter à l'avance de peur d'essuyer un refus de l'homme fier que tu étais, mais honteux de sa condition physique diminuée, tes sœurs ont sonné à ta porte.

Nous étions toutes réunies à l'occasion des festivités du centième anniversaire de la ville qui nous a vues grandir. Notre pèlerinage a débuté à l'Académie de l'Assomption, notre ancienne école primaire. Comme elle est restée pareille, c'est fou! Après, nous avons déambulé au centre-ville. Les commerces ont presque tous changé. Après avoir traversé le pont près de l'église, nous avons passé une bonne demi-heure à admirer l'œuvre impressionnante du cheval fait de vieilles pièces agricoles de métal rouillé et de bois de grève grisonnant.

L'attraction immanquable du second petit parc aménagé de l'autre côté de la *Whitefish* nous a fait penser à toi. Nous étions si près, à deux coins de rues de la maison familiale que tu as achetée après le décès de nos parents. En entrant dans la cour, pendant quelques secondes, nous avons regretté notre insolence. Mais il était trop tard. Tu nous avais repérées par la vitrine de la salle à manger. Nous avons vite su que tu étais content qu'on

te surprenne. Te faire un simple coucou et repartir, il n'en était pas question. Pardonne-moi. Je croyais entrer dans une maison en désordre, pas trop propre. J'aurais compris. Tu m'as fait mentir. Bien fait pour moi ! Tu as commandé des pizzas chez Léo et sorti la bière, ta préférée, la Belge dont le nom m'échappe.

Midi passé. Devine ce que j'ai apporté pour notre petit pique-nique ? La fameuse *all dressed* lasarroise !

\*

Là où tu te trouves, t'a-t-on informé de notre frère, le plus jeune d'entre vous, emporté par le cancer ? Tu sais, il a eu conscience des feux dévastateurs de l'été dernier, cloué sur son lit d'hôpital. Il a respiré la fumée de sa fenêtre entrouverte. Il faisait si chaud ! Le technicien forestier d'expérience n'avait rien perdu de sa vivacité d'esprit. Ce mardi, je ne me doutais pas que ma visite auprès de lui serait la dernière. Il avait ce regard et les mots du professionnel qu'il était, certain de ce qu'il avance. « Régénération oblige, que veux-tu ? C'est cyclique. Les arbres finissent par mourir de toute façon. » J'espérais le revoir la semaine suivante. Son état a dégringolé au point de devoir annuler les traitements de chimio.

J'aimais lui rendre ses taquineries. Je lui suggérais de ranger sa veste à carreaux et d'enfiler chemise et cravate pour faire bénéficier des étudiants de son intarissable savoir pratique du métier. Mais sans blague, il était un enseignant naturel. Il sautait sur chaque occasion de partager ses connaissances de manière claire et précise. Il nous aura appris la plus importante des leçons. Amaigri, rachitique même, j'ai réussi à reconnaître ce frère joueur de tours, l'homme aimant et tellement généreux. Il a pris le temps de me reconforter, d'éloigner la tristesse que mon visage affichait sans faire exprès. « J'ai eu une belle vie. J'ai vécu à plein. J'ai fait ce que je voulais. » Notre bout-en-train blond aux yeux rieurs a eu de la classe avant sa fin douloureuse et prématurée.

Savais-tu que j'ai mon propre site internet ? L'informatique et toi faisiez deux, si je me souviens bien. Un temps, tu as essayé Facebook pour t'en désintéresser aussitôt. Ta petite sœur se fait écrivaine et publie elle-même ses créations. Mes œuvres, n'ayons pas peur des mots, je les mets en ligne pour qui voudra bien les lire. En ce moment, je travaille sur un feuilleton. Ce be-

soin d'exprimer ce qui mijote dans ma tête depuis que je suis toute petite, je l'ai gardé secret de peur qu'on me l'écrase et le ridiculise. Avoue que tu n'aurais pas pu t'en empêcher!

La réalisation de ce projet, qui semblait impossible par moments, m'apporte un réel bonheur. L'ouvrage exigé pour produire un bon texte, pour arriver à la phrase qui montre et fait ressentir, tu ne te l'imagines pas! Compare-le aux rénovations ambitieuses que tu as entreprises dans la salle de bain du sous-sol. Ça se voyait que toi aussi, tu n'avais pas peur de t'embarquer dans des trucs compliqués.

De ce temps-ci, Rémi Robert me tourmente un peu. J'hésite à noircir davantage ce personnage central aux activités étranges. Est-ce que je devrais lui donner la parole? Doit-il demeurer mystérieux? Son voisin fouineur se prend dangereusement au sérieux dans le rôle de détective qu'il s'est donné. Devrais-je provoquer une confrontation entre les deux? Un épisode difficile peut-il définir le reste de l'histoire? Peut-être pas finalement. Son déroulement prend des chemins de travers, ça, on n'y échappe pas. Un pas de recul ne fera pas de tort. En attendant, dans l'épisode suivant, je fais philosopher l'Ermite, témoin présent dont les activités demeurent insoupçonnées dans le voisinage. Ne t'en fais pas, ce n'est pas toi qui m'as inspiré cet individu super discret. Je m'amuse bien avec lui... ou elle. Ce personnage, j'ai décidé de le laisser sans genre défini. Un exercice de rédaction de plus qui me demande de faire attention aux accords et aux conjugaisons.

Cela dit, tu ferais un beau personnage complexe. Le dur à cuire, sévère et autoritaire, inébranlable dans ses convictions aurait d'abord le profil d'un malfaiteur ou de gardien de sécurité. Comme toi, il surprendrait tout le monde en embrassant plutôt une carrière médicale. J'ai cru que tu nous menais en bateau, mais tu as vraiment entrepris des études pour devenir infirmier, toi qui détestais l'école. Dans le fond, c'est vrai que tu étais un vrai soigneur. Un peu comme notre mère, tu gardais ton sang-froid et nous ordonnais la marche à suivre pour panser nos blessures physiques. Je sais aussi que les enfants très malades te bouleversaient, je t'ai entendu le dire à notre grande sœur un jour. Je ne voulais pas vous espionner. C'est par pure coïncidence que, du couloir, j'ai perçu votre conversation au salon.

Dans les films, je trouve surfaites les scènes dans lesquelles les gens parlent à une pierre tombale. Est-ce sain, ce que je suis en train de faire? Je bavarde avec toi comme si tu étais toujours vivant. Tu sais quoi? Ça me

fait du bien d'être ici dans ton cimetière du bout du monde. Je t'ai enfin pour moi toute seule. Tu ne peux pas m'interrompre ni t'en aller ailleurs. La vérité est que notre propre épisode dans l'histoire de notre famille n'a jamais été fantastique. Ce n'était pas nous qui nous ouvrons pour partager des confidences. Sans t'accuser de quoi que ce soit, exprimer tes sentiments, tes émotions, ce n'était pas ta tasse de thé. Notre relation relevait-elle du non-dit, d'une sorte de respect hiérarchique? Toi et moi avions dix ans de distance.

J'ai été incapable d'assister à tes funérailles. Puisque ce mot s'écrit au pluriel, aujourd'hui, j'ai senti le besoin de me reprendre. Tu as droit à une seconde cérémonie, intime, toute simple. Enfin! J'ai passé une journée très agréable auprès de mon grand frère.

*Achévé à  
Rouyn-Noranda, Québec, Canada  
avril 2024*

